

Le sanctuaire des anonymes de Daniel Henry

Les œuvres de Daniel Henry ravaudent le temps, preuve que la beauté persiste dans ce qui s'use.



★★★★ Daniel Henry. **Les fleurs ne font jamais** Art contemporain Où Les Drapeaux - centre d'art contemporain, Rue Hors-

Château 68, 4000 - Liège www.lesdrapeaux.be Quand Jusqu'au 22 novembre, du jeudi au samedi de 14h à 18h.

Au cœur du centre historique de Liège, Les Drapeaux - centre d'art contemporain qui défend avec exigence les démarches liées au textile - inaugure son cycle dédié aux fleurs en accueillant l'œuvre de Daniel Henry. Depuis plus de vingt-cinq ans, ce designer textile diplômé de La Cambre met sa maîtrise du tissu et de la sérigraphie au service des maisons de couture les plus prestigieuses, de Margiela à Chanel, de Paco Rabane à Nina Ricci. Son expertise ? L'ennoblissement (à ne pas confondre avec l'embellissement) : l'art de magnifier une étoffe après

Les fleurs que l'on offre aux vivants sont aussi celles que l'on dépose sur les tombes : elles incarnent le geste du souvenir, celui qui prolonge la présence des disparus.

le tissage ou le tricotage pour lui donner une présence, une lumière, presque une âme. Daniel Henry précise : *"Ennobler, c'est donner de la noblesse, mais aussi élever spirituellement. Je ne modifie pas simplement l'aspect d'un tissu, je le métamorphose, je lui donne sens."*

En marge de ses missions professionnelles dans le domaine de la mode, Daniel Henry développe une démarche personnelle : *"Depuis une petite dizaine d'années, en dehors de mes clients, je consacre l'intégralité de mon temps à des recherches plastiques, avec le Sacré comme thématique centrale. Le sacré s'exprime dans mes créations au travers de la quête d'absolu et de la lumière issue de l'élément or. Mon travail est imprégné par les thèmes du cycle de la vie : passage, mort, deuil et renaissance. Un univers, à la fois sombre et lumineux, mélancolique et optimiste, grave et humoristique, où des couleurs symboliques appellent l'émotion."*

Serviettes, torchons, mouchoirs...

À mille lieues des étoffes somptueuses que l'on rencontre dans l'industrie du luxe, sa production personnelle prend le parti du textile ordinaire : linge usé, tissu domestique, matières



Sans-titre, 2024-2025, couture et assemblage, essuies de vaisselle en lin et coton, 80 x 120 cm.

récupérées. Collectés pendant des années dans des marchés aux puces, hérités de familles proches, lointaines ou inconnues, ces textiles composent ce que l'artiste appelle, non sans une pointe d'ironie, son "trousseau idéal". Mais ce trousseau n'a rien du fantasme bourgeois rangé dans une armoire en chêne. Il rassemble les taches, les plis, les monogrammes effacés, les fibres assouplies par les lavages successifs... Autant de traces d'usage qui prouvent que la vie s'inscrit – surtout ! – dans ce qui s'use. L'artiste reconnaît d'ailleurs qu'il lui arrive, en certaines circonstances, de tenter de reproduire la patine du temps, notamment en lessivant pour obtenir quelques effets de vieillissement.

Dans son atelier de Tournai, Daniel Henry procède en archéologue. Il scrute la trame et ce qu'elle retient du passé, amplifie un motif, révèle une empreinte. Entre ses mains, une serviette damassée, un torchon rayé, un mouchoir brodé se révèlent riches d'histoires et de présences. Entre valeur affective et aura symbolique, l'objet textile se fait témoin de vies, de symboles, de traditions... Chargé d'affects et de mémoire, il devient dépositaire d'existences humaines.

Portails intergénérationnels

Ses créations se dressent aussi comme des ponts entre différentes générations : la filiation s'y affirme. Dans l'exposition, deux portraits en patchwork attirent notre attention. Jeanne et Andrée, ses grands-mères. L'artiste convoque l'intime pour relier, littéralement, ses origines. À la grand-mère couturière, il rend hommage par la simplicité graphique du carreau, motif associé au linge utilitaire. À la grand-mère bourgeoise, il emprunte le vocabulaire ornemental du damassé fleuri, de la toile de Jouy. Deux mondes sociaux, deux esthétiques, réunis par la précision du fil. Le patchwork, technique ancestrale de récupération, devient une réflexion sur la transmission : ce que l'on garde, ce que l'on perd, ce que l'on recoud pour ne jamais oublier. Daniel Henry révèle l'histoire familiale comme un assemblage de fragments hétérogènes, dont la cohérence se fabrique avec autant d'amour que de patience. Les deux peuvent-ils être indissociables ?

Des fleurs... pour les vivants et les morts

Omniprésentes dans l'exposition, les fleurs deviennent fil narratif et symbolique. Dans la plupart des œuvres, elles surgissent par empreinte, impression, dorure, parfois fixées dans la matière elle-même. Elles apparaissent moins comme un hommage à la beauté naturelle que comme une méditation sur la finitude. Les fleurs que l'on offre aux vivants sont aussi celles que l'on dépose sur les tombes : elles incarnent le geste du souvenir, celui qui prolonge la présence des disparus. Daniel Henry parcourt les cimetières comme on traverse un paysage de mémoire : il observe les offrandes florales, leurs couleurs, leurs silhouettes qui se découpent sur la pierre. Il en retient les formes, les courbes, mais aussi cette fragilité qui nous concerne tous. Dans sa série *In memoriam*, la mort n'est pas noire, elle brille de mille feux. Vibrante, elle ne clôt rien : elle maintient un lien.

Aux cimes, des surfaces dorées capturent la lumière, tout en se laissant activer par les visiteurs en mouvement. Chaque pas et chaque angle de vue appellent ses apparitions et ses disparitions. L'artiste confie que la première couche qu'il applique sur un linge blanc est presque



Daniel Henry, son maître mot : ennoblissement.

toujours le noir : une manière de lui offrir une profondeur nouvelle, de laisser l'or vibrer dans un éclat fragile. Car l'or, chez lui, n'est jamais décoratif : il tremble, se fissure, scintille comme une icône blessée. Ambivalent, il incarne autant la lumière spirituelle que les dérives humaines liées à la richesse. L'artiste lui-même explique : *"Le sacré s'exprime dans mes créations au travers de la quête d'absolu et de la lumière issue de l'élément or. Avant d'être couleur, l'or est matière, lumière, un phénomène en soi. L'or entretient des rapports étroits avec le divin, associé à la chaleur, la perfection et l'immortalité. Son ambivalence m'intéresse parce qu'il peut susciter convoitise, violence et injustice."*

Sanctuaires vivants

Dans un monde où l'accélération est devenue la norme, Daniel Henry réhabilite le temps lent : celui de la collecte, de la couture, de la réparation, du regard prolongé. Il oppose à la logique consumériste une esthétique de la per-

manence fragile. Rien ici n'est figé dans une beauté lisse : tout respire, tout tremble, tout continue de vieillir. Le textile n'est pas seulement une surface. Il est autant un survivant qu'un sanctuaire de vies anonymes. À travers lui, ce sont des gestes, des mains, des corps qui s'invitent, avec une puissance évocatrice peu commune. Des textiles qui portent le souvenir d'existences muettes, lovées dans les plis du quotidien.

Avec une douceur déterminée, l'artiste nous rappelle que toutes ces présences se glissent dans les détails. Mais surtout, à l'heure où l'industrie textile déverse ses tonnes de déchets, Daniel Henry choisit la relique, la trace, la reprise pour nous montrer que la beauté la plus nécessaire n'est pas celle qui étourdit, mais celle qui persiste. Et si ses fleurs ne fanent jamais, ce n'est pas parce qu'elles défient la mort. C'est qu'elles s'y adossent pour mieux affirmer la force du vivant.

Gwennaëlle Gribaumont